



SALLUSTE La Conjuration de Catilina, introduction

La vertu des anciens Romains

Au début de La Conjuration de Catilina (qui relate, vingt ans après les événements, la fameuse affaire ayant opposé Cicéron à Catilina) Salluste établit un parallèle entre la Rome des origines et la Rome de son époque, qu'il juge corrompue. Dans ce passage, il fait l'éloge de la vertu des Anciens.

Jam primum juvenus, simul ac belli patiens erat, in castris per laborem usu militiam discebat, magisque in decoris armis et militaribus equis quam in scortis atque conviviis lubidinem habebant. Igitur talibus viris non labor insolitus, non locus ullus asper aut arduus erat, non armatus hostis formidulosus : virtus omnia domuerat. Sed gloriae maxumum certamen inter ipsos erat ; se quisque hostem ferire, murum ascendere, conspici dum tale facinus faceret, properabat ; eas divitias, eam bonam famam magnamque nobilitatem putabant. Laudis avidi, pecuniae liberales erant ; gloriam ingentem, divitias honestas volebant. [...]

Igitur domi militiaeque boni mores colebantur ; concordia maxuma, minima avaritia erat. Jus bonumque apud eos non legibus magis quam natura valebat. Jurgia, discordias, simultates cum hostibus exercebant, cives cum civibus de virtute certabant. In suppliciis deorum magnifici, domi parci, in amicos fideles erant. Duabus his artibus, audacia in bello, ubi pax evenerat aequitate, seque remque publicam curabant.



**Traduction du texte de SALLUSTE extrait de
La Conjuration de Catilina
par A. Ernout, édition Hatier Les Belles Lettres©**

Tout d’abord la jeunesse, dès qu’elle était en âge de supporter les fatigues de la guerre, apprenait dans les camps par la pratique et l’exercice le métier militaire ; et elle se passionnait davantage pour les belles armes et les beaux chevaux de bataille que pour les filles et les festins. Aussi, pour de tels hommes, il n’y avait point de fatigue extraordinaire, point de terrain difficile ou escarpé, point d’ennemi en armes qui leur parût redoutable : leur bravoure ne connaissait pas d’obstacle. Mais c’est entre eux surtout qu’ils rivalisaient de gloire : frapper l’ennemi, escalader le rempart, se montrer aux yeux de tous en accomplissant un exploit, voilà vers quoi chacun s’empressait ; voilà qui était pour eux la véritable richesse, la bonne renommée, le plus beau titre de noblesse. Avides de louanges, ils étaient généreux de leur argent : une gloire immense, une aisance honorable était leur ambition. [...]

Aussi dans la paix et dans la guerre les vertus étaient-elles en honneur ; la concorde était grande ; nulle, la soif de l’or. La justice et la morale s’appuyaient moins sur les lois que sur l’instinct naturel. Querelles, discordes, inimitiés s’exerçaient contre les ennemis du dehors ; entre citoyens, c’est de vertu qu’on rivalisait. Ils étaient magnifiques dans les honneurs rendus aux dieux, économes dans leurs foyers, fidèles envers leurs amis. C’est d’après ces deux principes, audace à la guerre, équité la paix revenue, qu’ils se dirigeaient eux-mêmes et dirigeaient l’État.